

## NOSTALGÉRIA

J'AI DANS LA TÊTE des images inventées, des visions tour à tour saugrenues, fausses et véridiques, puissamment. Des réminiscences me traversent, qui ne sont peut-être que des évocations poétiques tenant lieu de genèse, quand l'écriture d'une genèse promet d'être par trop délicate. Un Maghreb apaisé me tend les bras, tandis que dans la réalité les bombes déchirent Alger et nul ne s'accorde autour de rien, sinon autour du fait qu'il y a discorde.

Des après-midi caniculaires gondolent le bled dans une impression de paresse extrême quand la quiétude n'est guère de rigueur, ce sont les éclats d'engins explosifs qui gondolent l'asphalte devant des immeubles internationaux, les fragments de grenades qui criblent les corps dans des restaurants, sur les marchés où de pauvres hères comptaient s'en repartir bien civilement, une botte d'oignons sous le bras, à la main un cornet de figues de barbarie déshabillées à la perfection, comme on déboutonnerait un gilet.

Des villes fantasmagiques ou objectives campent dans mon esprit, enguirlandées de rêves qui sont à ceux que l'empêchement sidère ce que le rafioteur de légende déglingué, ancré au port, est au voyageur prompt à s'embarquer pour des destinations inquantifiables : un moyen de transport aléatoire, d'une ambition ou d'une inanité hors norme, mais riche des dimensions que peut déceler un observateur inquiet, s'il parvient à transformer l'essai. Ces représentations ressemblent à la projection des sens avant tout passage à l'acte, au moment où les chairs se rencontrent pour la première fois, où le mystère tombe et cependant n'en finit plus d'épaissir.

Rabat, d'une douceur flagrante, Tanger, qui, du Maroc, toise la Britannique Gibraltar par-dessus le détroit, Tipaza, Sidi-Bel-Abbès, au sud d'Oran et d'Arzew, ou Sfax, en Tunisie, qui regarde les petites îles devant elle sans condescendance. Des médinas effervescentes, des souks plaisamment crasseux où les Européens aiment feindre de s'être perdus, fait voler ou prétendent avoir réalisé d'humiliantes affaires. Presque toujours dans l'histoire, des marchands indigènes et retors sont censés avoir été pris à leurs jeux et s'être fait rouler dans la farine, du côté de Mostaganem et Blida. Le récit en est rapporté par des protagonistes fraudeurs, qui ont encore le cœur battant au moment de convertir au comptoir d'un hôtel quatre étoiles leurs dinars restants en euros ou en dollars. Seul les contraint à la modestie le désir de demeurer crédibles dans

la description de leur bonne fortune. Ils ignorent que ce sont eux que leur roublardise éventuelle avilit à mes yeux, quand je serais censée appartenir à l'autre bord.

Des dattiers, des plages où Meursault, le héros de *L'Étranger*, finalement atteint par la grâce infinie et sommaire du climat algérien, dans l'idée que tout n'est pas perdu, pourrait renoncer à son meurtre gratuit – disparaîtrait le livre, mais peut-être Camus se trouverait-il dispensé ainsi de la mise en tension qu'exige l'accouchement d'un texte, et comme soulagé. Des déserts bordés d'oasis qui n'ont rien à voir avec des cartes postales, vers In Guezzam, aux confins du Niger, Ghat, en Libye, ou Tindouf, fréquentée par les nomades Reguibates et dont l'importance stratégique dans le conflit entre Marocains et Sahraouis interdit l'accès aux pérégrinations ordinaires. Des villages inconnus, des cités, Fès, Béchar, Tébessa, aux noms parés d'un exotisme légèrement suranné. Des paysages que j'ignore et que je sais cependant connaître, des endroits où je n'ai jamais mis les pieds mais que je connais par cœur, puisqu'à n'en pas douter, ils sont en moi. Je les reconnaîtrais entre mille.

Mon regard s'attarde sans que j'y puisse rien sur la grande débâcle coloniale. Clignotent ici ou là des brandons dans le noir, d'autant plus incandescents qu'ils se savent sur le point de s'éteindre de ne pas être dits, ou attisés dans le seul but de faire repartir l'incendie.

Fut un temps où Angelin Preljocaj n'a connu l'Albanie que pour l'avoir éprouvée dans le ventre de sa mère. Le chorégraphe a passé la frontière vers les camps de réfugiés bien douillettement, à l'état de fœtus. Il est donc né ailleurs, a grandi, fait sa vie sous des cieux qui n'ont que peu à voir avec les déchirements du Kosovo, mais sa danse continue de chercher et peut-être savoir l'Albanie, comme appliquant d'une autre manière cette étrange « loi du Kanun » typiquement albanaise dont parle Ismaïl Kadaré, qui veut qu'un crime puisse être vengé des générations après qu'il a été commis.

Peut-on à aussi long terme se remettre d'une perte des origines, d'une privation de soi-même qui peinent à s'annoncer, tant elles entraînent de fantasmes et de suspicions ? Les pas que le danseur invente en tout cas vont en ce sens. L'Albanie est un grain en lui comme l'Algérie l'est en moi, un grain susceptible de rester des années en sommeil puis de finir par lever en d'irrépressibles efflorescences, comme le haricot magique du conte. L'efflorescence et le grain peuvent aussi gagner sur les chairs et prendre nom gangrène.

Le Maghreb qui vit dans mon esprit, et l'Algérie plus particulièrement, circulent dans mes veines presque à mon insu. Je ne m'en suis pas purgée. Ils sont faits de déserts ahurissants que domine le Hoggar habité par les Touaregs, espace volcanique et violemment muet dont le silence même

appelle au comblement de mes mots, de villages où trottaient de petits ânes que terrasse à moitié la chaleur, de contrastes, de hauts plateaux sur lesquels, de nuit, l'eau gèle dans l'écuelle des chiens. Maures, Numides venus de l'Afrique antique, Berbères sur lesquels dans le vieux temps les civilisations phénicienne et carthaginoise exercent leur ascendant avant la domination romaine, la dévastation par les Vandales et la suprématie de Byzance, Arabes arrivés au VII<sup>e</sup> siècle, gouvernant de Damas puis de Bagdad, confédérations tribales tandis que le pays morcelé en principautés nombreuses s'ouvre sur le littoral aux influences andalouses, Algérois qui, face à la menace espagnole, font appel aux corsaires turcs et se placent sous la protection ottomane, forment la régence puis sont gouvernés par les deys, avant Bugeaud et l'impasse vite touchée du doigt de la colonisation française : de très vieux peuples, des tribus éparpillées parlent à mon oreille, me chuchotent des paroles de bienvenue, de rancœur, de crainte, d'amitié jamais rompue, pourtant, comme pourraient le faire entre elles de vieilles connaissances indéfectibles, avec pudeur et sans nécessité de vérification. Les dialectes que j'entends leur sont propres, langue vernaculaire parlée au quotidien, ne sont pas toujours l'arabe littéral, classique, dans lequel sont sculptées les pages du Coran, langage des mollahs qui prêchent, dans lequel se drapent les discours officiels.